

PAIN ET FROMAGE.

I.

A TABLE.

Il était cinq heures du soir, et les officiers de la garnison arrivaient, les uns après les autres, dans le salon du général Bruni. Le matin, au Champ-de-Mars, on avait passé la revue, exécuté les grandes manœuvres; un joyeux banquet allait couronner la journée.

Le général était un vieux soldat, de manières un peu rudes, mais, au fond, âme tendre et cœur dévoué. Il tournait et retournait au milieu de ses officiers comme un grand-père au milieu de ses petits-enfants.

--Capitaine, disait-il à l'un, vous avez une fameuse compagnie: elle avance, se déploie, se replie avant tant d'unité et de souplesse, qu'on dirait un serpent de feu.

--Lieutenant, ajoutait-il en s'adressant à un second, dites à vos grognards que je les ai vus à la charge; ils sont le type du vrai soldat.

Cependant, il était l'heure du dîner, et le général, s'arrêtant au milieu d'un groupe d'invités qui se tenaient dans l'embrasure d'une fenêtre, jeta dans la rue le bout de cigare qu'il roulait entre ses doigts, puis, tirant sa montre, il la fixa du regard.

--Bon! fit-il avec un léger accent d'impatience; dix minutes de retard! Aujourd'hui, Bertino se fait bien attendre.

Il n'avait pas achevé sa phrase que la porte s'ouvre à deux battants, et un domestique, annonce:

--Monsieur le général est servi!

L: général ouvre la marche et, posant familièrement la main sur l'épaulette d'un jeune officier, il lui dit tout bas à l'oreille: mon ami, je vous ai placé à ma droite.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé que l'action était chaudement engagé à tous les points de la table. C'était un cliquetis de verres, un grincement de fourchettes, un claquement de mâchoires, un combat à outrance livré aux chefs-d'œuvre culinaires de maître Bertino, sans grâce ni quartier; seulement, au lieu du sang, c'est le vin qui coulait, au milieu d'un feu croisé de bons mots et d'éclats de rire.